

**Les résistances des hommes
au changement social :
émergence d'une problématique**

Anne-Marie Devreux

Sans parler du fait que les sciences sociales ont en général été des sciences au masculin soi-disant neutre jusqu'à ce que la critique féministe le dénonce, la question des hommes figure depuis maintenant plusieurs décennies au programme des études sur les rapports hommes-femmes. Dès la fin des années soixante-dix, des travaux sur ce thème ont commencé à apparaître, le plus souvent sous la plume d'auteurs masculins à la recherche des transformations de l'identité masculine face aux bouleversements induits par les remises en cause féministes. *La fabrication des mâles*, l'ouvrage à visée à la fois scientifique et militante de Georges Falconnet et Nadine Lefaucheur (1975), faisait alors figure de précurseur. Il s'agissait d'un véritable travail d'enquête cherchant à cerner l'idéologie masculine et à mettre au jour les processus de construction de l'identité sociale masculine à travers les expériences des hommes dans la famille, le couple, le sport, l'armée, etc. Ce livre était imprégné de la théorie des rôles et des notions de statut, d'identité, de « condition » comme toute la sociologie concernant alors la question des sexes, c'est-à-dire, à ce moment-là, essentiellement des femmes. Il faisait place à la parole des hommes et au malaise masculin, thèmes qui nourriront pour plusieurs années par la suite la littérature sur les hommes.

Dans les années quatre-vingt, se sont multipliés les numéros spéciaux de revue sur la masculinité, parfois *les* masculinités

(par exemple : Laurière, Quéroutil, Royer 1978 ; Chancel 1984). La place des hommes dans le changement social était envisagée sous l'angle des conflits de rôles et des mutations dans les rôles qu'ils pouvaient désirer tenir en réponse à la critique féministe de leurs comportements. Le thème de la paternité et celui de la sexualité, auxquels était parfois liée la question de la contraception masculine, fournissaient les points de départ de nombre de contributions. Avec le recul, on peut caractériser ces écrits par le fait qu'ils s'intéressaient plus au malaise des hommes face aux revendications féministes et à la remise en cause de leurs systèmes de pensée et de leurs pratiques vis-à-vis de leurs compagnes, qu'aux rapports entre les sexes eux-mêmes et à leur évolution vers un changement social en profondeur. Les groupes d'hommes se sont aussi inspirés de ce qu'ils ont retenu du mouvement féministe : l'importance donnée à la parole et à l'expression du vécu individuel dans les rapports entre les sexes. Par la suite, les analyses du statut du masculin dans la société se sont peu à peu dégagées de la thématique du « malaise » masculin, des témoignages individuels et de la « parole d'homme » (pour reprendre le titre d'une publication de l'époque et le jeu de mot inclus dans un autre, « Pas rôle d'hommes »), mais la problématique de l'identité de sexe est restée centrale (Duret 1999), fixant le traitement du sujet essentiellement dans le registre des représentations.

La mise en chantier de programmes d'enquêtes sur les hommes, comme celui qu'a mené Daniel Welzer-Lang (1991) sur les violences masculines, a installé la réflexion dans l'étude de leurs pratiques concrètes. Avec une perspective plus proche de l'analyse des rapports sociaux de sexe et une conception de la socialisation de sexe au sein du groupe des hommes reposant sur l'idée de la « Maison des hommes » reprise de Maurice Godelier (1982) et qui désigne l'ensemble des espaces non mixtes où les garçons sont éduqués à la virilité par leurs aînés (Welzer-Lang 2000), cet auteur marque depuis une quinzaine d'années le champ des études sur le masculin. On lui doit notamment plusieurs bilans de la littérature propre au domaine et une démarche éditoriale volontariste pour faire exister le champ disciplinaire qu'il intitule précisément les études sur « les hommes et le masculin », comme l'attestent les titres de deux ouvrages

qu'il a coordonnés à huit ans d'intervalle (Welzer-Lang, Filiod 1992 ; Welzer-Lang 2000).

S'ils n'ont ni les mêmes points d'appuis méthodologiques ni le même cadrage théorique, l'ensemble de ces travaux portent néanmoins sur le masculin et sa construction sociale. Cette problématique s'empare de la critique épistémologique féministe qui dénonçait la spécification du seul sexe féminin (Mathieu 1971, 1991) et prônait une analyse des sexes en termes de bicatégorisation. Mais ces travaux tendent à postuler une équivalence heuristique entre l'analyse du masculin pour laquelle il faudrait combler un retard pris par les sciences sociales, et les recherches sur les femmes, un peu comme si les spécificités des femmes étaient équivalentes aux spécificités des hommes.

Au contraire de l'optique des travaux sur les hommes et le masculin, l'hypothèse qui préside à la problématique de ce numéro est que les hommes ne peuvent être constitués par l'analyse en catégorie sociale de sexe « comme une autre ». S'ils forment eux aussi une catégorie « spécifique », c'est dans la mesure où ils sont collectivement en position de domination par rapport à la catégorie des femmes. Le point de départ de la problématique se situe donc non dans l'équivalence théorique d'une bicatégorisation, mais dans la connaissance et la reconnaissance que le rapport social de sexe hiérarchise les catégories sociales de sexe et les oppose en classes de sexe antagoniques.

* *

*

Quand, en 1971, Nicole-Claude Mathieu, dans ses « Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe », remarque : « *De même que dans la problématique des âges on ne trouve pas d'études sur l'adulte en tant que tel, de même dans la problématique sociologique des sexes ne trouve-t-on pas d'études sur l'homme en tant que tel* », en soulignant que, « *à l'apparition de la problématique, le dominé est toujours davantage étudié que le dominant et toujours 'seul caractérisé, seul spécifié'* » (Mathieu 1971, 1991), elle invite déjà à isoler méthodologiquement le groupe des hommes. Isoler les hommes dans la construction des objets d'analyse, mais en les considé-

rant d'emblée comme pris dans le rapport de domination qui les oppose aux femmes, ce qui revient à observer le fonctionnement de ce rapport à partir des dominants, et non plus des dominées. Le questionnement devrait donc porter sur leurs pratiques et leurs représentations de dominants, sur leur action propre dans le rapport social et sa reproduction.

Cet axe problématique, initié en 1987, lors de la Table ronde internationale de l'APRE, par Huguette Dagenais et moi-même, a mis quelques temps à s'épanouir et surtout à s'autonomiser explicitement des travaux sur le masculin et les masculinités. Je formulais alors le vœu de voir se développer des travaux sur les hommes comme dominants, en partant du point de vue qu'« *ils ne sont pas seulement dans cette position parce que les femmes sont en dessous de celle-ci. Ils y sont parce que les rapports de sexe les y mettent, parce qu'ils sont produits pour y être, et parce qu'ils luttent pour s'y maintenir* », tout en prévoyant les problèmes institutionnels qu'une telle démarche ne manquerait pas de rencontrer, ne serait-ce qu'en matière de financement des terrains de recherche (Devreux 1988). De son côté, Huguette Dagenais (1988) posait la question du sexe des acteurs de ce type de recherche :

Comment [...] étudier les hommes comme acteurs bénéficiaires de l'oppression des femmes ? Comment connaître le « mode d'emploi » de l'oppression sinon par ceux qui le conçoivent et l'appliquent ? On peut penser qu'idéalement de telles recherches doivent être faites par des hommes. Cependant, les hommes ayant développé une analyse critique de leur position dominante sont encore une espèce rare dans nos sociétés. Par ailleurs, est-ce vraiment souhaitable que des hommes s'impliquent à ce point dans nos recherches ?

La question du sexe des auteurs de recherches sur les hommes est, me semble-t-il, un autre point sur lequel le domaine a évolué. Influencé sans doute au départ par le fait que les premières réflexions sur les masculinités avaient surtout été menées par des hommes dans le cadre d'une démarche à mi-chemin entre la recherche sociologique et une approche militante, le domaine a d'abord fonctionné comme s'il voulait se poser en symétrie des recherches « sur les femmes et par les femmes » (intitulé de

l'Action thématique programmée du CNRS¹ de 1983 à 1986). Le travail scientifique sur les dominants n'impose évidemment pas d'être fait par des chercheurs de tel ou tel sexe, mais, tout aussi évidemment, ce sont les chercheuses féministes qui, ayant élaboré le cadre conceptuel des rapports sociaux de sexe, sont les plus susceptibles de le mettre en œuvre, ce qui, d'ailleurs, se vérifie dans ce numéro. Ce qui n'empêche pas des auteurs masculins de fournir des analyses parfaitement pertinentes des pratiques masculines visant à consolider la domination des hommes sur les femmes, comme on en trouve de bons exemples dans les analyses récentes des tentatives masculines de récupération ou de détournement de nouvelles règles juridiques dans le champ de la famille (voir par exemple Dufresne, Palma 2002). Mais on ne peut s'empêcher de noter que, dans la livraison des *Nouvelles approches des hommes et du masculin* (Welzer-Lang 2000), figurent seulement des hommes, à l'exception d'une femme, ce qui reproduit exactement la répartition du premier ouvrage du même genre.

Est-ce à dire que les recherches sur le masculin seraient davantage le fait de chercheurs et les recherches sur les dominants celui de chercheuses ? Il est sans doute trop tôt pour le dire, ce dernier volet n'étant pas encore à proprement parler constitué. Quoi qu'il en soit, il apparaît de plus en plus nécessaire de dissoudre l'amalgame fait, dans un premier temps, entre les deux lignes de recherche. Car travailler sur le masculin ou les masculinités ou encore l'identité masculine ne conduit pas forcément à l'étude des hommes comme acteurs des rapports sociaux de sexe, ni même à l'analyse de la domination masculine. Par contre, l'analyse de ces rapports sociaux nécessite une interrogation sur la construction sociale de la masculinité et de la virilité et de leur rôle dans la reproduction de la domination masculine et dans les résistances au changement. Ainsi, Pascale Molinier signale-t-elle la psychodynamique du travail comme un espace de réflexion particulièrement actif dans la problématisation des rapports entre masculinité et virilité :

Tout d'abord, est-il encore possible aujourd'hui de penser le masculin en positif ? Et pour quoi faire ? Ensuite, est-il possible

¹ Centre national de la recherche scientifique.

de distinguer la masculinité de la virilité sans pour autant naturaliser la différence des sexes ? La psychodynamique du travail représente de ce point de vue une tentative théorique originale. [...] Je voudrais montrer pourquoi l'analyse des processus qui construisent la masculinité créatrice, par différence avec la virilité défensive, est une étape capitale dans la déconstruction du système social de sexe (Molinier 2000).

* *
*

Tenir les rapports entre les groupes de sexe pour des rapports sociaux revient à poser l'hypothèse d'un antagonisme entre ces groupes. Chacun d'eux lutte dans le rapport social, les hommes pour maintenir et consolider leur domination sur les femmes, les femmes pour alléger, réduire et tenter de faire disparaître l'oppression qu'elles subissent. Les pratiques féminines en matière de résistance font partie des objets déjà classiques de la sociologie du genre ou des rapports sociaux de sexe. Qu'il s'agisse des stratégies individuelles pour, par exemple, se maintenir dans l'emploi et garder des revenus personnels, en dépit des politiques familiales incitant les femmes à se consacrer tout entières aux enfants et à la vie domestique, ou qu'il s'agisse des pratiques des collectifs de travail à l'instar de la Coordination des infirmières de 1988 (Kergoat *et al.* 1992), ou encore des collectifs féministes luttant pour la parité en politique ou l'élargissement du droit à l'avortement, la résistance des femmes a fourni de nombreuses occasions de s'interroger sur les relations entre l'action individuelle, l'action collective et le poids des structures sociales dans l'évolution des rapports sociaux de sexe.

Les pratiques masculines en matière de lutte contre le progrès social en faveur des femmes sont, elles, pour le moment restées dans l'ombre, bien que nos recherches en examinent constamment les effets sur la place sociale faite aux femmes, ne serait-ce qu'à travers les comparaisons statistiques entre les sexes. Mettre ces pratiques des hommes au centre de nos analyses revient à affronter directement la question de l'antagonisme entre les sexes : peut-on observer des faits de résistance masculine, individuelle ou collective, qui démontrent que la domination

masculine n'est pas qu'un processus macro-structurel mais bien la conséquence de stratégies des acteurs dominants ?

En 1998, Huguette Dagenais et moi reprenions le fil de nos premiers échanges en proposant un numéro conjoint des deux revues auxquelles nous collaborions sur le thème du changement chez les hommes. « *Quels sont les lieux du changement ?* », nous demandions-nous, en constatant que, si des analyses émanaient des champs disciplinaires de l'éducation, de la famille, de la culture, peu de choses nous arrivaient du champ du travail, qu'il soit professionnel ou domestique. La lacune a été, d'une certaine façon, comblée par la parution, en 2000, du numéro de *Travail, genre et sociétés* intitulé « Le genre masculin n'est pas neutre ». Sa problématique d'ensemble tournait autour de la spécification, dans le travail, d'une catégorie masculine dont il fallait déconstruire la neutralité du point de vue des rapports de genre. Bien que très axé sur la catégorisation de sexe, ce numéro montre que le questionnement sur le rôle spécifique des hommes commence à s'étendre à toutes les sphères de l'observation sociologique.

Adopter le point de vue de la sociologie des dominants constitue cependant une étape supplémentaire, méthodologiquement nécessaire, dès lors que l'on pose que les rapports sociaux de sexe sont un rapport de force et que leur avenir sera le résultat de l'action et de la réaction des forces en présence. Ce point de départ est complémentaire des analyses qui étudient les changements sociaux introduits par les pratiques nouvelles de certains hommes, en particulier de ceux que l'on appelle les « nouveaux pères ». Il permet, notamment, de questionner l'extension réelle de ce phénomène de « nouveaux pères », de nouveaux comportements chez les hommes, qui sont à la fois effectifs, mais aussi socialement très localisés dans certaines catégories sociales où les femmes sont en mesure de faire valoir leurs droits à l'activité professionnelle, au temps personnel, au partage égalitaire du travail domestique. L'étude statistique du travail domestique des hommes vient infirmer l'hypothèse d'une généralisation d'attitudes masculines par ailleurs susceptibles de revirement. En témoigne l'analyse des pratiques masculines concernant les soins aux enfants qui met au jour des phénomènes de désengagement des

hommes de la vie familiale et domestique quand la taille de la famille s'accroît (Devreux, Frinking 2001).

Ainsi, même si elle ne peut manquer d'enregistrer les mutations sociales en faveur des femmes et de la mixité, la recherche doit-elle les regarder de près et ne pas en faire des transformations définitivement consolidées des rapports sociaux de sexe car la dynamique de ceux-ci les conduit à des mouvements de progrès mais aussi de reflux.

Comment conceptualiser ces alternances de mouvements positifs et négatifs, comment nommer ces faits de résistance face à l'évolution des rapports de domination entre les sexes ? Doit-on parler, comme le fait Pierrette Bouchard (2003), de « ressac » pour nommer « *un processus en continuité avec les visées d'une société patriarcale très agissante* » ou encore de « réaction » et de « choc en retour », de *backlash*, comme le faisait Susan Faludi (1993) pour désigner la violence des réactions des hommes contre les acquis des femmes obtenus par leurs luttes ? Doit-on adopter la perspective plus radicale encore d'une guerre entre les sexes, menée par les hommes contre les femmes en lutte pour leur émancipation, avec le concept de « guerre de basse intensité » utilisé par Jules Falquet (Faludi parlait de « guerre non déclarée ») pour illustrer le caractère permanent, combatif et au long cours du travail de sape et de violence que les hommes ont entrepris contre les avancées sociales et politiques dont les femmes peuvent bénéficier suite à leur propre lutte, ici et là (Falquet 1997) ?

Parler de « résistances » des hommes au changement social permet de désigner les phénomènes de freins répétés au quotidien, observables au niveau microsociologique des pratiques individuelles des hommes et tendant à protéger leurs privilèges et les bénéfices qu'ils tirent personnellement de l'exploitation collective et individuelle du travail des femmes. Ils peuvent aussi à travers des collectifs, militants dans le cas des groupes de pressions masculinistes, ou professionnels dans le cas des syndicats ou des collectifs de travail, aller jusqu'à l'obstruction vis-à-vis des avancées sociales dont pourraient bénéficier les femmes. Le cas de ce qu'il est advenu, en France, de la loi sur la parité en politique, en est un exemple clair. Dans les premiers

temps de son application, on a vu des candidats masculins, « déclassés » sur les listes de candidatures aux élections au profit de femmes, préférer quitter la liste et jouer un jeu électoral individuel d'une autre manière plutôt que de se trouver derrière une femme, ou des partis préférer la sanction d'une amende plutôt que de respecter la loi (Mossuz-Lavau 2002).

* *

*

La problématique des résistances masculines au changement est illustrée dans ce numéro à travers différents champs de la pratique sociale : l'école, la culture, la famille, le travail. L'ensemble du numéro atteste donc, s'il en était besoin, de la réalité de la transversalité des rapports sociaux de sexe pour ce qui est des pratiques des dominants. Soulignons en outre que cette problématique est apparue dans différents pays. Le texte de Cynthia Cockburn, présenté en 1981 devant la British Sociological Association (et dont nous présentons la première traduction française), vient ainsi rappeler que cette démarche a été envisagée très tôt dans le développement de la recherche sur la division sexuelle du travail en Grande-Bretagne.

Mis en regard les uns avec les autres, les articles qui composent ce dossier montrent qu'on peut observer d'une part des phénomènes de freins au changement quasiment directs et explicites, conscients et volontaires de la part des hommes, et des résistances en quelque sorte médiatisées par un autre rapport social, le rapport capital-travail et les rapports sociaux dans l'entreprise. Cette dernière perspective invite d'ailleurs à affiner l'hypothèse des résistances des hommes en y articulant le jeu propre de l'organisation du travail et des évolutions des techniques de production. Un résultat qui conforte l'idée d'une nécessaire prise en compte de l'imbrication des rapports sociaux entre eux pour bien saisir la dynamique de la reproduction des rapports sociaux de sexe.

Les résultats des enquêtes menées par Pierrette Bouchard, Delphine Naudier et Ana-Liési Thurler illustrent, chacune dans son domaine, la force des résistances volontaires des hommes

aux évolutions de la société, lorsque celles-ci sont favorables aux femmes.

La meilleure réussite scolaire des filles a été l'occasion pour les groupes de pression « masculinistes » en lutte contre les femmes et les féministes, de mener une campagne contre la mixité à l'école. Ils soutiennent que les garçons sont empêchés, notamment du fait de la féminisation du corps enseignant, d'exprimer les traits de personnalité que leur conférerait leur sexe, en particulier une violence qui leur serait naturelle. Ce lobby a réussi à imprégner les médias de plusieurs pays occidentaux d'un discours de défense des inégalités subies par les hommes à la suite des acquis sociaux et culturels des femmes. Pierrette Bouchard avait démontré dans des travaux antérieurs que le moindre conformisme des filles aux stéréotypes, notamment aux stéréotypes de sexe, leur ouvrait les portes à une meilleure réussite scolaire, ne serait-ce que par une plus grande implication dans un projet personnel. En outre, leurs mères jouent un rôle actif dans le soutien de leurs projets de formation. Bref, autant les attitudes des femmes, mères et filles, que le progrès social en leur faveur, notamment l'ouverture relative du marché de l'emploi, viennent bousculer le schéma traditionnel de la compétition à la sortie de l'école. D'où un discours de victimisation des garçons, censés souffrir d'une nouvelle forme d'inégalités entre les sexes, un discours qui oublie de préciser d'ailleurs, que si les filles réussissent mieux à l'école, elles n'en continuent pas moins de subir, du fait de leur sexe, des discriminations sur le marché du travail ou au cours de leur carrière. À l'aide des moyens de communication rapide offerts par le réseau Internet, les masculinistes luttent sur le front de l'idéologie, utilisant tout l'éventail classique de ses procédés, de la négation de l'oppression de sexe aux menaces personnelles contre les féministes. Pierrette Bouchard montre, à travers une analyse de presse menée dans six pays anglophones et francophones, que ce courant antiféministe et de réaction face au progrès social, commence à irriguer nombre de pays développés.

C'est aussi dans une opposition déclarée aux femmes que l'Académie française a été conduite à accepter, après des luttes d'influence plus politiques que littéraires d'une étonnante véhémence, l'entrée de Marguerite Yourcenar dans ses rangs en

1981. D'autres académies de l'Institut avaient franchi le pas au cours des années antérieures, mais, comme le relate l'article de Delphine Naudier, les hommes de l'Académie française résistaient explicitement à l'idée que la présence d'une femme parmi eux puisse venir mettre en danger ce qu'ils appelaient leurs traditions. Toutefois la société française étant en train d'admettre l'idée d'une féminisation progressive de toutes ses institutions, le pouvoir politique en place avait besoin d'un symbole. La reconnaissance internationale de la candidate posait aussi un problème à cette élite littéraire. On le résolut en considérant la candidate comme UN écrivain plus qu'une femme... et en refermant la porte derrière elle. Il ne restait plus qu'à décider ce qui, de la traditionnelle galanterie ou de l'ancienneté dans l'institution, dicterait l'ordre d'entrée des Académiciens et de l'Académicienne sous la Coupole. Petit combat local du sexisme, pourrait-on penser, mais ce cas révèle ce que les résistances masculines à l'évolution générale de la société peuvent inclure de triviales arguties. D'une certaine façon, il illustre qu'une conscience de classe de sexe peut aussi être la propriété du groupe social des dominants.

Le refus des hommes d'accompagner l'évolution de la société vers plus d'égalité entre les sexes peut être plus diffus, plus quotidien et surtout dans la désertion et l'absence d'action. Ana-Liési Thurler étudie la non-reconnaissance par leur père des enfants au Brésil. Elle aborde la question en donnant une définition politique de la paternité et de la reconnaissance paternelle. Le problème au Brésil concerne près d'une naissance sur trois. Les enfants non reconnus par leur père ne peuvent avoir la jouissance de leurs droits de citoyen ni bénéficier des programmes d'aide sociale, de même que les femmes sans papiers ne peuvent avoir de titre de propriété (sur la terre qu'elles cultivent par exemple), ni relever du droit du travail, ni participer à la vie politique et syndicale, ni vendre le produit de leur travail, etc. Le désengagement des pères vis-à-vis de leurs enfants a donc des conséquences sur l'inscription de ceux-ci dans la société, dans la cité. La construction de la démocratie au Brésil est allée de pair avec l'évolution du droit de la parenté. Mais, dans leur résistance aux nouvelles lois facilitant la reconnaissance de leurs enfants, les pères défaillants ont parfois bénéficié

de l'aide objective d'autres hommes, en la personne des notaires qui ont combattu les dispositions législatives tendant à rendre gratuits les actes d'établissement de la filiation qui, au Brésil, s'établissent dans leurs études. Cependant Thurler pointe le paradoxe du système des sexes dans le domaine de la prise en charge parentale : il arrive que des femmes résistent elles aussi à laisser des pères, absents de fait dans la vie des enfants qu'elles élèvent donc seules, reconnaître leur progéniture et lui donner leur nom alors qu'ils ne s'en occuperont pas plus après l'acte de reconnaissance qu'avant. Elles le font d'autant plus que, pour assumer au mieux leurs responsabilités parentales, elles ont reconstruit des modalités familiales différentes en appui sur des solidarités féminines. Cet exemple illustre par conséquent de façon très aiguë la dialectique de la reproduction des rapports sociaux de sexe où les femmes, après avoir trouvé les moyens de résister à l'oppression, ne sont elles-mêmes pas prêtes à accepter, dans tous les cas, les évolutions politiques et juridiques de la société quand celles-ci viennent donner aux hommes de nouveaux droits sans leur imposer les devoirs concomitants.

En reconstituant l'histoire des techniques de l'imprimerie au cours du XX^e siècle et des luttes de classe et de sexe auxquelles elles ont donné lieu en Grande-Bretagne, la recherche de Cynthia Cockburn, produite il y a vingt ans, nous entraîne dans les ateliers de composition typographique et dans le monde des organisations professionnelles masculines. On y voit des ouvriers qualifiés masculins faire feu de tout bois pour garder la maîtrise des techniques et l'accès exclusif aux nouvelles machines, quitte à boycotter le travail des rares femmes typographes ou à obtenir du patronat qu'il choisisse des machines moins performantes mais surtout moins compatibles avec la force physique des femmes. Cockburn démontre que cette capacité physique, de fait inférieure, est une construction sociale. Rien, si ce n'est la coutume du groupe de travailleurs masculins, n'obligeait à ne pas s'aider d'une force mécanique pour déplacer la « forme » où les compositeurs déposaient les fontes, à conserver des formats tels qu'elle soit trop lourde pour une femme de gabarit moyen (ou pour un homme petit ou âgé, mais celui-ci pouvait avoir recours à l'assistance d'ouvriers non qualifiés). « *Si la différence de force physique n'est pas importante en elle-même,*

il est possible de faire qu'elle le devienne par un jeu de pouvoir sociopolitique » dit l'auteure. Les hommes ont pu s'appuyer sur les intérêts capitalistes pour garder ainsi l'initiative en maîtrisant le domaine technologique. Ce texte, on le verra, constitue un grand moment d'analyse de l'articulation des rapports de classe et de sexe ; un grand moment de réflexion sur la dimension matérielle de la domination masculine qui parvient à définir au seul profit des hommes les compétences physiques requises dans un métier, fondant ainsi, quel que soit leur savoir-faire, l'infériorité professionnelle des femmes.

Avec les articles de Pascale Molinier et de Djaouida Séhili, on bascule au contraire dans les accès de faiblesse des travailleurs masculins quand l'organisation du travail met à mal leurs capacités psychologiques à résister au changement.

La première expose les résultats d'une étude en psychodynamique du travail auprès de travailleurs postés et de leurs conjointes. Elle se posait initialement la question des résistances qu'une organisation du travail peut opposer à l'évolution des rapports sociaux de sexe en s'appuyant sur un modèle familial quelque peu dépassé dans la société française, lui au travail, elle au foyer, assurant l'entretien de sa force de travail à lui, de sa santé à lui, etc., dans ces emplois où, selon les hommes interviewés, « *un travailleur posté célibataire ne peut pas tenir en quart* ». Mais sa démarche débouche sur la question de la santé mentale des travailleurs et du rôle que jouent les femmes, les conjointes, dans la préservation de la sécurité technique en assurant, à travers le travail domestique de santé qu'elles accomplissent, la sécurité et l'intégrité physiques et mentales des hommes.

Tout l'édifice repose sur le renoncement des femmes à occuper elles-mêmes un emploi. Celles qui le font sont d'ailleurs davantage surmenées du fait des temporalités déstructurées imposées à la famille par l'emploi du mari que par le cumul de leurs tâches domestiques et professionnelles. Le contrecoup, le *backlash* de l'idéologie dominante actuellement les rapports sociaux de sexe, comme le stéréotype des « nouveaux pères », frappe de plein fouet ces hommes culpabilisés de ne pas être assez auprès de leurs enfants. Et c'est encore aux conjointes

qu'il revient de les convaincre que non, ils ne sont pas de trop mauvais pères, et de tout faire pour préserver leur santé mentale.

Comment les salariés hommes et femmes réagissent-ils et elles à des restructurations managériales dans l'entreprise ? Que produisent les réorganisations des équipes de travail et la redéfinition des hiérarchies sur la motivation des salariés et salariées et leur identité au travail ? Djaouida Séhili s'appuie dans sa réponse sur plusieurs centaines d'entretiens au recueil desquels elle a collaboré pendant six années et qui portaient sur la mise en place d'un nouveau système d'évaluation des compétences. Elle construit la typologie des attitudes des salariés hommes et femmes et montre que, globalement, les femmes manifestent une plus grande capacité d'adaptation au changement et que les plus fragilisés psychologiquement se trouvent parmi les hommes. Elle développe l'hypothèse d'une « castration sociale » des hommes, due à la perte de leur position sociale. Sans une reconnaissance suffisante à leurs yeux de leurs compétences, les hommes basculent plus facilement dans une subjectivité de souffrance qui peut aller jusqu'à la dépression, voire au suicide.

Résistances des hommes au changement social en faveur des femmes et manque de résistance masculine face au changement dans l'organisation du travail : est-ce à dire que le fait d'être constamment et, le plus souvent, doublement dominées, dans les rapports sociaux de sexe et de classe, ferait de chaque femme le roseau de la fable, qui plie mais ne rompt pas, tandis que les racines identitaires des hommes lâcheraient en cas de grande tourmente économique et managériale ? Les rapports sociaux, qu'ils soient de sexe ou de classe, sont violents, se reproduisent, s'il le faut, dans la violence. Chacun de ces textes le dit à sa manière.

* *

*

Deux contributions sur le sport féminin offrent comme un contrepoint à ce dossier sur l'action des hommes dans l'évolution des rapports sociaux de sexe. Celui de Catherine Louveau illustre que, dans le champ sportif comme ailleurs, la division sexuelle non seulement des spécialités sportives mais aussi du travail joue à plein. Toutefois les questions du corps, de la féminité et

de la virilité y sont posées d'une façon cruciale et très éclairante sur la production sociale des normes liées au sexe. À partir du cas du football féminin et des représentations auxquelles il donne lieu, Stéphane Héas, Dominique Bodin, Karen Amossé et Sophie Kerespar montrent que l'ouverture aux femmes d'un bastion masculin traditionnel n'implique pas, loin s'en faut, une visée égalitaire de la part des hommes qui restent les figures de référence.

Références

- Bouchard Pierrette, Boily Isabelle, Proulx Marie-Claude (2003). *La réussite scolaire comparée selon le sexe : catalyseur des discours masculinistes*. Ottawa, Condition féminine Canada.
- Chancel Jules (ed) (1984). *Pères et fils. Masculinités d'aujourd'hui*. Paris, Autrement, série Mutations, n° 61.
- Dagenais Huguette (1988). « Du point de vue des dominants... Réflexions théoriques et méthodologiques à partir d'une recherche en Guadeloupe ». *Cahiers de l'APRE*, PIRTEM-CNRS, n° 7, vol. 1, avril-mai.
- Dagenais Huguette, Devreux Anne-Marie (eds) (1998). « Ils changent, disent-ils ». *Nouvelles questions féministes*, vol. 19, n°s 2-3-4 et *Recherches féministes*, vol. 11, n° 2.
- Devreux Anne-Marie (1988). « Les rapports de sexe constituent un rapport social et les hommes en sont l'un des termes : conséquences sur la construction des objets d'analyse ». *Cahiers de l'APRE*, PIRTEM-CNRS, n° 7, vol. 1, avril-mai.
- Devreux Anne-Marie, Frinking Gerard (2001). *Les pratiques des hommes dans le travail domestique. Une comparaison franco-néerlandaise*. Paris, CSU-CNRS et Tilburg University, WORC.
- Dufresne Martin, Palma Hélène (2002). « Autorité parentale conjointe : le retour de la loi du père ». *Nouvelles questions féministes*, vol. 21, n° 2.
- Duret Pascal (1999). *Les jeunes et l'identité masculine*. Paris, Presses universitaires de France.
- Falconnet Georges, Lefaucheur Nadine (1975, rééd. 1979). *La fabrication des mâles*. Paris, Seuil « Points actuels ».

- Falquet Jules-France (1997). « Guerre de basse intensité contre les femmes ? La violence domestique comme torture. Réflexions à partir du cas salvadorien ». *Nouvelles questions féministes*, vol. 18, n° 3-4.
- Faludi Susan (1993). *Backlash. La guerre froide contre les femmes*. Paris, Des femmes.
- Godelier Maurice (1982). *La production des Grands Hommes*. Paris, Fayard.
- Kergoat Danièle, Imbert Françoise, Le Doaré Hélène, Senotier Danièle (1992). *Les infirmières et leur coordination 1988-1989*. Paris, Lamarre.
- Laurière François, Quérouil Olivier, Royer Alain (1978). « Masculinités ». *Recherches*, n° 35, novembre.
- Mathieu Nicole-Claude (1971). « Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe ». *Épistémologie sociologique*, n° 11, 1^{er} semestre.
- (1991). *L'anatomie politique*. Paris, Côté-femmes.
- Molinier Pascale (2000). « Virilité défensive, masculinité créatrice ». *Travail, genre et sociétés*, n° 3, mars.
- Mossuz-Lavau Janine (2002). « La parité hommes/femmes en politique : bilan et perspectives ». *Population et sociétés*, n° 77, mars.
- Travail, genre et sociétés* (2000). Dossier « Le genre masculin n'est pas neutre », n° 3.
- Welzer-Lang Daniel (1991). *Les hommes violents*. Paris, Lierre et Coudrier.
- (ed) (2000). *Nouvelles approches des hommes et du masculin*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail « Féminin et Masculin ».
- Welzer-Lang Daniel, Filiod Jean-Paul (eds) (1992). *Des hommes et du masculin*. Lyon, Presses universitaires de Lyon.